



Le Transfert
Jacques Lacan

Leçon XIV du 15 mars 1961
Présentée par Angela Jesuino et Stéphane Thibierge
au Collège de l'ALI, le 3 novembre 2025

Angela Jesuino : Bonsoir à tous, on va y aller pour la leçon XIV.

Mais avant de rentrer dans le corps même de cette leçon je voudrais encore vous dire quelques mots sur le contexte dans lequel Lacan a tenu ce séminaire. Je suis un peu enrouée donc si vous n'entendez pas, n'hésitez pas à me le faire savoir. J'ai parlé un petit peu de ce contexte, rapidement, à la fin de la dernière plénière mais je voulais reprendre ici le texte dont je vous ai indiqué la lecture, qui est *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, qui a été écrit en 1958 mais dont la publication est contemporaine de ce séminaire de Lacan. Et je vous [en] ai indiqué la lecture et plus spécialement la partie III intitulée *Où [en] est-on avec le transfert*? Je ne sais pas si vous avez eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil mais je compte insister sur ce texte. Et pourquoi? Tout d'abord, parce qu'il est une sorte d'état des lieux qui peut nous permettre de mieux mesurer l'importance de ce que Lacan va avancer pour traiter, théoriser la structure de l'amour de transfert. Ensuite parce que Lacan dévoile déjà en 1958 le chemin qu'il va prendre pour se démarquer nettement des théories de l'époque sur le transfert et le contre-transfert, contre-transfert qu'il a commencé à traiter spécifiquement dans la leçon XIII et qu'il va poursuivre dans la leçon XIV. Il va poursuivre, effectivement, en prenant un tout autre chemin d'élaboration que celui de ses contemporains. Donc je vais souligner pour vous quelques points qui m'ont paru pertinents dans ce texte par rapport aux questions qu'il va traiter dans cette leçon du 15 mars 1961 et qui peuvent nous donner une profondeur de champ. Je vais essayer de faire dialoguer, un tout petit peu, ce texte des *Ecrits* avec cette leçon du séminaire. On va voir ce que ça donne, si cela peut nous éclairer.

Lacan commence cette partie III donc en dénonçant les théories du transfert, en disant qu'elle souffre d'un défaut central. Lequel? L'axe de l'objet, objet partiel, objet du désir qui se présente comme brisé, décomposé, dit Lacan à ce moment-là. *Agalma* dirions-nous avec Lacan après cette année de séminaire sur le transfert c'est-à-dire l'objet constitutif, cause du désir. Lacan va, comme nous le savons maintenant, introduire cet objet partiel dans l'équation du transfert. Et nous allons voir dans cette leçon, de façon plus précise, l'utilité théorique, clinique, technique de cette affaire.

Lacan va ensuite critiquer la notion d'introjection *inter-subjective* qui vient s'installer dans une relation duelle où la fonction du tiers est négligée et où les théories de l'époque trouvent leur origine. Il souligne la dimension purement imaginaire de ces théories et regrette que les auteurs de ces théories ne sachent pas ce que ça veut dire une incorporation *symbolique*, terme qu'il va reprendre dans cette leçon XIV justement. Je prends une autre citation de Lacan un peu plus loin :

Il n'y a pas de limite aux abrasements de la technique par sa déconceptualisation.¹

C'est une alerte sérieuse, on ne peut pas décorrérer théorie pratique et technique. Nous verrons dans cette leçon du séminaire les conséquences sur l'interprétation de la demande et sur la façon d'y répondre, de ce défaut d'une théorisation rigoureuse de ce qui est là en jeu pour le sujet et pour l'analyste dans la direction de la cure.

Si vous voulez bien une dernière citation, elles sont courtes :

Nous n'avons d'autre dessein que d'avertir les analystes du glissement que subit leur technique, à méconnaître la vraie place où se produisent ses effets. [...]

Il reste que les incertitudes flagrantes de la lecture des grands concepts freudiens sont corrélatives des faiblesses qui grèvent le labeur pratique.²

Ce commentaire, il me semble, reste tout à fait d'actualité. Et je dois vous dire que j'étais agréablement surprise, lors de ma participation à une rencontre de psychanalystes à São Paulo, là récemment – par Zoom comme on peut le faire –, une rencontre organisée par l'institut Vox, un institut psychanalytique, autour de cette préoccupation de la difficulté de lire Freud aujourd'hui, et de la difficulté dans la formation même des analystes de ce retour à Freud. Donc voilà où nous en sommes: des analystes réunis pour discuter de cette difficulté et [de] comment faire. C'est pas rien.

Je reprends ce qu'il dit à la page 612 :

Nous voulons faire entendre que c'est [à] la mesure des impasses éprouvées à saisir leur action dans son authenticité que les chercheurs comme les groupes viennent à [la] forcer dans le sens de l'exercice d'un pouvoir.³

Alors pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? Pour vous dire que Lacan va loin dans les conséquences, y compris pour la vie des groupes analytiques, de cet état de fait, de ces abrasements, de ces glissements, de ces incertitudes théoriques et techniques qui traversent le champ analytique à ce moment-là et contre lequel il va forger sa théorie, tenir son enseignement.

Revenons au séminaire et [à] cette leçon XIV car il me semble qu'elle va mettre en lumière ce que Lacan vient justement proposer face aux impasses qu'il nomme, localise dans le texte de *La direction de la cure* concernant notamment le transfert et le contre-transfert et c'est à la lumière de ce qu'il a dégagé de son commentaire du *Banquet* à savoir la correspondance – ou l'équivalence – de l'*agalma* et de l'objet partiel, pour les nommer encore une fois car c'est autour de ces deux objets partiels, oral et anal, qu'il va travailler dans cette leçon.

Alors de quoi il s'agit dans cette leçon XIV ? Il s'agit de montrer que dans le circuit de chaque

¹ *La direction de la cure et les principes de son pouvoir, III – Où en est-on avec le transfert ?, point 8*

² *La direction de la cure et les principes de son pouvoir, III – Où en est-on avec le transfert ?, point 9*

³ idem

demande, ici orale et anale, il faut situer la dialectique du sujet et de l'Autre, y situer comment le sexuel y rentre, situer la place du désir, tout en nous faisant des mises en garde spécifiques à chaque type de demande. C'est un plaidoyer pour ne pas répondre à la demande de l'analysant, pour ne pas comprendre trop vite, au risque d'éteindre le désir, de rater véritablement ce dont il s'agit dans une analyse. Mais avant il va situer les choses en rappelant le titre du séminaire pour souligner la *disparité subjective* et pour affirmer encore une fois que les positions des deux sujets ne sont pas équivalentes. Pas d'intersubjectivité, donc – ce qu'il disait déjà en 1958. Pas de *situation* non plus : l'analyse n'est pas une situation où le transfert et le contre-transfert se répondent, il ne s'agit pas non plus d'une situation où deux sujets se répondent, où deux inconscients communiquent. Pour Lacan, le contre-transfert, à savoir l'implication nécessaire de l'analyste dans une situation de transfert, est une conséquence purement et simplement nécessaire du phénomène de transfert lui-même, si on l'analyse correctement. Lacan prend le contre-transfert comme un effet légitime du transfert comme il l'a dit dans la leçon précédente, la leçon XIII. Le contre-transfert est donc inhérent à la structure de ce qui se passe quand quelqu'un vient adresser une parole à un autre. C'est un fait de structure, l'analyste y est pris et impliqué ; il reste à savoir comment, comment aborder le transfert du côté de l'analyste ? C'est [ce] à quoi Lacan va s'employer.

Est-ce qu'il faut prendre le contre-transfert du côté de l'*affect* dont l'analyste est touché dans l'analyse ? Est-ce cela qui va permettre le repérage clinique, voir un mode d'intervention de l'analyse ? Et qu'est-ce qui vient légitimer cet usage du contre-transfert ? Alors là c'est intéressant parce que, ce qui se dit, c'est que ce sont les moments d'incompréhension qui obligent les analystes à passer à un autre mode de communication, à un autre instrument dans sa façon de se repérer dans l'analyse du sujet. Et je veux vous demander de retenir ce terme d'*incompréhension* car il va apparaître plus tard dans la leçon en rapport avec le désir. A toutes ces questions, Lacan répond d'une façon tranchante. Ce dont il s'agit dans l'analyse c'est [de] la mise au jour de la manifestation du désir du sujet, et pas autre chose. Et en effet c'est autour du thème de *compréhension* que va pivoter ce que Lacan entend nous montrer sur les rapports de la demande et du désir. Qu'est-ce que cela veut dire *comprendre* ? C'est dans la mesure où nous croyons pouvoir répondre à la demande du sujet que nous sommes dans le sentiment de comprendre. Vous voyez, autour de ces deux signifiants, *compréhension* et *incompréhension*, il y a des choses qui vont tout à fait s'articuler dans cette leçon. Lacan va prendre le temps de définir chacun des termes, d'abord la demande et ensuite le désir. Donc c'est quoi une demande ? En effet, Lacan constate que les analystes sont dans la même confusion dont pâtissent les névrosés entre demande et désir. Pour sortir de ce magma, Lacan nous propose de reprendre de façon rigoureuse le terme de demande et de désir, et de commencer à élucider le rapport entre eux.

Il apporte, pour cela, quelques précisions sur ce qu'est une demande : donc elle n'est pas explicite, elle n'est pas consciente, elle est cachée pour le sujet lui-même et doit être interprétée. Il y a là une difficulté de répondre sur le plan conscient à une demande inconsciente. Et ce d'autant plus que les besoins du sujet qui parle doivent passer par le défilé de la demande. Cela fonde ceci que tout ce qui est tendance naturelle chez le sujet qui parle a à se situer dans un au-delà et dans un en-deçà de la demande. Dans un au-delà qui est la demande d'amour, et dans un en-deçà qui est ce que nous appelons le désir, avec ce qui le caractérise comme condition absolue, dans la spécificité de son objet a, objet partiel inclus dès l'origine. Ça, c'est quand même quelque chose sur lequel il va revenir à la toute fin de la leçon. Ce faisant vous voyez que Lacan sort d'un circuit demande, réponse, satisfaction pour le complexifier, en articulant d'emblée demande, amour, désir et objet.

Lacan va commencer à articuler le circuit de la demande et du désir, nous montrer comment ils s'installent selon les types d'objets partiels en question, et sur comment ça détermine les types de dialectique entre le sujet et le grand Autre dans cette topologie à trois : sujet, Autre, objet – ce qui intéresse évidemment la relation transférentielle. Donc il va partir des phases de la demande, commençant par la demande orale qu'il définit comme ceci :

C'est la demande d'être nourri, qui s'adresse à [...] cet Autre qui entend, [...] désigné comme le lieu de l'Autre. [C'est à cet Autre que le sujet adresse], à son insu, [la] demande d'être nourri.

Et là, comment vous dire, comme Lacan [le] fait souvent il y a un revirement, n'est-ce pas. A cette demande d'être nourri répond une autre demande au niveau de l'Autre, la demande de se laisser nourrir. Alors comment ça se fait, à quoi cela est dû ? Cela est dû au fait que toute demande doit passer par la parole, étant à se structurer comme ceci qu'elle appelle de l'Autre sa réponse inversée. Cette inversion est due à la propre structure signifiante au lieu de l'Autre. Nous voyons ici les conséquences logiques dans la relation à l'Autre du fait que, chez le sujet parlant, la demande implique ce passage par le signifiant.

La demande orale nous montre bien que ce n'est pas une demande qui appelle une réponse, ce qui viendrait assurer la satisfaction. Du fait que nous parlons, ce n'est pas si simple. Il y a la demande du sujet et sa rencontre avec la demande de l'Autre, la rencontre ici de deux demandes d'où Lacan va nous dire que va surgir le désir. Car dans ce qui semble être fait pour se rencontrer, se boucler, peut apparaître des conflits, une confrontation. Ici il fait référence à la clinique du nourrisson, un infime gap, une béance, une discordance où s'insinue cette discordance, un échec car il ne s'agit pas de la rencontre de deux tendances mais rencontre de deux demandes. C'est dans cette rencontre d'un désir qui vient déborder cette demande et qu'elle ne saurait être satisfaite sans que ce désir s'y éteigne. Et c'est pour que ce désir ne s'éteigne pas que le sujet peut, même en ayant faim, ne pas se laisser nourrir, refuse de disparaître comme désir du fait d'être satisfait comme demande. C'est là qu'on peut saisir au mieux que l'extension ou l'écrasement de la demande dans la satisfaction ne serait se produire sans tuer le désir. [C'est] là aussi que nous pouvons lire l'ambivalence première propre à toute demande, à savoir que toute demande implique aussi que le sujet ne veut pas qu'elle soit satisfaite, visant soit la sauvegarde du désir [soit le témoignage] de la présence aveugle du désir innommé et aveugle. Vous savez c'est vraiment, comme je le disais au départ, un plaidoyer par rapport à cette question : comment entendre une demande et qu'est-ce qu'on peut en faire ? Il y a là une finesse de cette dialectique de la demande du désir au prix de ne pas écraser la topologie du trois, sujet, Autre, objet, sous le poids de la seule dimension de l'imaginaire, dans la seule dimension duelle dans laquelle les théories de l'époque semblent être immergées. Finesse clinique de ce qui vient se jouer là, dans cette dialectique pour une sujet, comme [l'anorexique] le montre dans son refus de se laisser nourrir. Donc vous voyez bien [en quoi] il est à contre-courant de ce que se dit à son époque.

Mais le désir, qu'est-ce que c'est ? En quoi la demande orale est sexuelle ? Si la demande orale a un sens c'est parce qu'elle est cannibale. Le sujet a à se nourrir du corps de celui qui le nourrit et, ce que nous appelons relation sexuelle, c'est cela par quoi la relation à l'Autre débouche dans une union des corps. Et l'union la plus radicale, comme le rappelle Lacan, est celle de l'absorption originelle, de l'incorporation du corps de l'autre à l'horizon du cannibalisme et qui caractérise la phase orale. Je ne vais pas pouvoir développer ça là maintenant mais cette question de cette demande, de cette absorption originelle, que le

cannibalisme représente, a tout à fait à voir avec la première identification. Il y a là quelque chose de tout à fait important.

Par cette bouche qui a faim passe aussi l'expression de la demande dans une chaîne signifiante et la possibilité de désigner la nourriture qu'elle désire. Pas celle-là, autre chose, négation où éclate la spécificité de la dimension du désir et de son objet. Là, il y a une première mise en garde de Lacan et il y en aura d'autres dans cette leçon effectivement très clinique. Il nous dit l'extrême prudence que nous devons avoir dans nos interventions, nos interprétations au niveau de ce registre oral. Il va faire ce même genre de mise en garde en ce qui concerne la demande anale plus tard. Pourquoi ? Parce que cette demande se forme au même point, au niveau du même organe où s'érite la tendance : là gît le trouble, la possibilité de produire toutes sortes d'équivoques en lui répondant et de ce qui lui est répondu résulte la préservation de ce champ de parole et [la] possibilité d'y trouver toujours la place du désir mais aussi la possibilité de toutes les suggestions de la part de ceux qui tentent d'imposer au sujet que son besoin est insatisfait, [qu'] il n'y a plus qu'à se contenter, d'où la frustration compensée et le terme de l'intervention analytique. Ça, ça intéresse le transfert, ça a un impact sur le transfert.

Une fois, Melman m'avait adressé une jeune patiente et par la suite je suis venue en contrôle avec lui. Cette patiente était une vomisseuse et il m'a dit très vite, « faites attention, elle va vous vomir », ce qui n'a pas loupé. Au bout de quelques entretiens, elle a disparu sans mot dire, elle est partie. J'ai été vomie. Voilà.

Lacan va passer au stade de la libido anale là où il croit pouvoir rencontrer, attendre et réfuter un certain nombre de confusions qui s'introduisent dans l'interprétation analytique. Vous voyez, l'articulation entre l'objet mis en jeu dans le transfert, et l'interprétation. Alors qu'elle est la demande de ce stade anal ? C'est la demande de retenir l'excrément, fondant quelque chose qui est un désir d'expulser. Mais la demande anale, dit Lacan, elle est plus complexe, elle est essentielle. En effet, il faut essayer de saisir ce que la demande anale met en jeu dans cette dialectique de la relation du sujet à l'Autre autour de cet objet excrémental qui apparaît alors comme don, cadeau à la mère, ce qui le légitime. Comme on sait, l'enfant emploie ce cadeau excrémental comme moyen d'expression et là nous avons aussi toute une clinique qui le met en exergue à savoir la constipation ou au contraire l'encoprésie. Le stade anal se caractérise en ceci que le sujet satisfait un besoin uniquement pour la satisfaction d'un autre. Ce qui n'est pas la même chose qui s'articule dans la demande orale. Ce besoin, on lui a appris à le retenir uniquement pour qu'il se fonde, s'institue comme l'occasion de la satisfaction de l'autre qui est l'éducateur. Et c'est pour autant que quelque chose que le sujet a, lui est demandé comme don, que l'on peut dire que l'oblativité est liée à la sphère de l'objet anal, qu'elle [y] trouve sa racine et pas ailleurs, nous dit Lacan. Quelle est la conséquence de cette demande qui s'articule en ces termes ? C'est que la marge de la place qui reste au sujet comme tel, la marge du désir, vient dans cette situation être symbolisée par ce qui est importée dans l'opération. Lacan dit ça :

Le désir, littéralement, s'en va aux chiottes.

La symbolisation du sujet comme ce qui s'en va [aux chiottes] est proprement ce que nous rencontrons dans l'expérience comme lié le plus profondément à la position du désir anal.

Ce que la demande anale met en exergue, c'est [qu'il s'agit de] satisfaire la demande de l'autre, faire cadeau à l'autre, faire don à l'autre, s'identifiant à l'objet de la demande de l'autre. Il s'agit ici de repérer *le rapport foncier, fondamental du sujet, comme désir, avec*

l'objet le plus désagréable, [...] dans l'analyse des conditions du désir. Et Lacan va nous dire [que] si on ne pige pas ça, on [ne] comprend rien.

Alors, quid alors du sexuel, dans ce type de demande ? *Le sexuel ne peut rentrer ici que de façon violente, sadique. C'est dans la mesure [où] l'autre [...] prend la dominance dans la relation anale que le sexuel va se manifester dans le registre qui est propre à ce stade.* Comment ? C'est à partir de ce qui, dans le stade anal comme structure sadique ou sadomasochiste, est *un point d'éclipse maximum du sexuel, un point de pure oblativité anale* – c'est ça qui peut paraître paradoxal –, qu'il y a une *remontée vers ce qui va se réaliser [dans le] stade génital*. Et, dans ce sens, l'anal prépare au génital. Ça veut dire quoi ?

Que la préparation du stade génital [...] – pour qu'il puisse se situer [...] comme désir – prend son amorce, [...] son départ, a son point de résurgence dans la relation à l'autre comme subissant l'attente [d'une] menace suspendue, [d'une] attaque virtuelle qui caractérise [...] la théorie sadique de la sexualité.

Qu'est-ce qui fonde la structure du fantasme sadomasochiste ? Quelle est la position du sujet à ce point pivot du stade anal ?

Il est de la merde qui ne demande qu'à s'éliminer, dit Lacan. C'est sur le fondement de sa propre élimination que [l'obsessionnel] fonde [son] fantasme. [...]

[Alors] si les choses sont vraiment fixées à ce point d'identification du sujet au petit a excrémentiel,

Parce que c'est ça que cette demande anale met en exergue,

Qu'allons-nous voir ?

Alors ce qui intéressant c'est que contrairement à la demande orale, la demande n'est pas... – comment dire ça ? – la demande est articulée par la bouche, dans le stade oral, mais ça ne se passe pas comme ça dans la demande anale. Ce qui n'empêche pas que nous pouvons voir *la fonction symbolique du ruban excrémental dans l'articulation même de la parole*, ça c'est assez formidable, dans les coupures, explosions propres au bégaiement par exemple. Même avec cet objet le plus désagréable, la question de la demande et ses implications du côté du désir apparaît dans l'articulation même de la parole. Une autre remarque clinique vient à la suite de l'exemple du Bout de Zan⁴ qui met en exergue la phénoménologie de l'enfant comme objet excrémental pour rappeler, et là je cite Lacan aussi :

[Que] nous devons plus qu'ailleurs, au niveau anal, être réservés quant à la compréhension de l'autre, précisément en ceci que toute formulation de sa demande l'implique si

⁴ Personnage d'une publicité des réglisseuses uzétaines Zan, mentionné par Lacan, p. 342 (édition ALI, août 2015)

*profondément que nous devons y regarder à deux fois avant d'aller à sa rencontre.
Cela veut dire qu'avec l'obsessionnel,*

nous dit Lacan. Et c'est intéressant la façon dont il articule ça,

Il ne faut pas lui donner ça d'encouragement, de déculpabilisation, voire de commentaire interprétatif qui s'avance un peu trop [loin] [...] [car vous risquez alors de] concéder [...] à ce mécanisme par quoi il veut vous faire manger son propre être comme une merde,

Ce qui n'est pas lui rendre service. Vous voyez, dans le cas de ma patiente, là, j'ai été vomie. Ici, il s'agit de se faire manger son propre être comme une merde. Vous voyez comme tout ça apparaît dans le transfert. Et Lacan reprend la question de *l'introjection symbolique* pour dire qu'elle a à se placer ailleurs pour restituer à l'obsessionnel la place du désir.

Ce que le névrosé veut être le plus communément, c'est le phallus

Et ce serait indu de lui proposer cette *communion phallique*, [de] lui proposer ce court-circuit de ses satisfactions.

L'objet phallique comme objet imaginaire ne saurait en aucun cas prêter à révéler d'une façon complète le fantasme fondamental. Il ne saurait en fait, à la demande du névrosé, que répondre par [...] une oblitération, [c'est-à-dire lui offrir la possibilité] d'oublier un certain nombre des ressorts les plus essentiels qui ont joué dans les accidents de son accès au champ du désir.

Je signale ce mot d'*accident* parce que ça a à voir avec le défilé de la demande. Il y a là des choses qu'il ne faut pas escamoter. Il ne faut pas de court-circuit, de communion avec cet objet imaginaire.

Lacan, avant de conclure, [signale] un point important de son parcours dans cette leçon :

Si le névrosé est désir inconscient, c'est-à-dire refoulé, c'est dans la mesure où son désir subit l'éclipse d'une contre-demande.

D'où lui vient-elle ? De ce même lieu qui contribue à la construction du *Surmoi*, qui est une façon de satisfaire à cette contre-demande, de faire jouir l'Autre, pourrions-nous dire.

Pour conclure, Lacan va reprendre, après ce parcours, le terme même du début de la leçon à savoir :

que tout mode prématué de l'interprétation – en tant qu'elle comprend trop vite, en tant qu'elle ne s'aperçoit pas que ce qu'il y a de plus important à comprendre dans la demande

de l'analysé, c'est ce qu'il y a au-delà de cette demande, c'est la marge de l'incompréhensible qui est celle du désir –,

Vous voyez les mots qu'il a posés tout au début de la leçon. De ce désir, je rappelle, aveugle et innommé,

que c'est dans cette mesure qu'une analyse se ferme prématurément et [...] est manquée.

Il va plus loin pour signaler que dans la parole donnée au sujet, le lieu du désir doit être reconnaissable pour lui. Que ce lieu doit rester un lieu habitable pour son désir. C'est pas rien de dire ça, dans la façon dont on peut répondre dans la cure.

Au-delà de toute nourriture de la parole, ce dont le sujet a vraiment besoin c'est [de l'ordre de la métonymie du désir], c'est ce qui n'est en aucun point de cette parole ; et donc que chaque fois que vous introduisez [...] la métaphore, vous restez dans la même voie qui donne consistance au symptôme ;

Ça reste un symptôme en tout cas par rapport au désir qu'il s'agirait de mettre en lumière. Qu'est-ce qu'il faut entendre dans cette indication précise et rigoureuse de Lacan si ce n'est le fonctionnement métonymique du désir ?

Alors là il y a une remarque importante parce que :

Si le sujet est dans ce rapport singulier à l'objet du désir, c'est qu'il fut d'abord lui-même un objet de désir qui s'incarna.

Si *la parole comme lieu de désir* est source de toutes les ressources, le désir est aporie, manque de ressources : c'est du côté du manque. Et il fait une phrase absolument poétique, jolie, il dit :

Cette aporie absolue s'approche de la parole endormie, et se fait engrosser de son objet. Qu'est-ce-à dire, sinon que cet objet était déjà là et que c'est lui qui demandait à venir au jour.

Vous voyez, cet objet inclus dès le départ, comme disait Lacan au début de la leçon.

Les derniers mots de Lacan vont relier au *Banquet* qu'il ne lâche pas. La métaphore de Platon de *l'âme errante qui hésite avant de savoir où elle va venir habiter trouve son support [...] dans cet objet [du désir] qui est là d'avant sa naissance*, inclus dès le départ comme il [le] disait encore une fois au début de la leçon. Et Socrate sans le savoir quand il fait l'éloge d'Agathon, qu'est-ce qu'il veut faire ? Ramener Alcibiade à son âme, mais en faisant quoi ? *En faisant naître au jour cet objet qui est l'objet de son désir.*

Le dernier mot de la leçon est un mot contenant :

Cet objet but et fin de chacun, limité sans doute parce ce que le « tout » est au-delà, [qui] ne peut être conçu que comme au-delà de cette fin de chacun.

Pour ne pas rester tout à fait sur cette phrase énigmatique, n'oublions que c'est déjà dans l'Autre que l'objet a fonctionne donc inclus dès le départ et que c'est le travail de l'analyste qui grâce au transfert peut venir mettre à jour le fantasme fondamental comme ce qui vient instaurer le lieu où le sujet peut, autant que faire se peut, se fixer comme désir en-deçà de la demande et au-delà de la fin de chacun, ce qui reste tout de même mystérieux, sauf à faire appel aux poètes. Et pour faire entendre quelque chose de cet au-delà déjà-là et au-delà de la fin de chacun, je voulais vous citer quelques mots de ce livre que je suis en train de lire et que j'aime beaucoup qui s'appelle *Jusqu'au bord de son ravin...* c'est pas mal ! *Jusqu'au bord de son ravin, Les verbes de l'écriture.* Ce sont huit leçons au Collège de France sur la question de la création et de l'écriture d'un auteur qui s'appelle Wajdi Mouawad, qui est un auteur libanais, auteur, interprète, dramaturge, metteur en scène. Donc il va prendre une série de huit verbes pour parler de la question de la création et de l'écriture. Il va commencer par l'épiphanie du verbe être. Je vais vous citer quelques phrases :

On ne crée rien par sa propre volonté. On ne fait rien surgir de son propre néant. Ce n'est pas un onanisme, ça vient toujours de l'extérieur, c'est une rencontre, ça vient vers nous, ça nous regarde depuis l'ombre. Ça ne nous appartient pas, nous n'en sommes ni les inventeurs, ni les propriétaires. Quelque chose, tapi dans l'ombre, nous regarde ; ce qui brouille nous regarde. Cette ombre, où le bruissement est tapi, se trouve dans une réalité à part. Un espace qui n'est pas accessible matériellement. Je veux dire par là qu'on ne peut pas s'y rendre avec notre corps. Pourtant ça nous regarde. Ça me regarde. Et parce que je n'arrive pas à définir ce ça qui me regarde alors forcément ça me hante. Je n'arrête pas d'y penser. On n'invente jamais ce qui va donner un sens à notre vie, au contraire. Ce qui va lui donner un sens vient vers nous, vient d'avant nous, non pas parce qu'il existe un Dieu ou quoique ce soit de ce genre mais parce que l'idée même de notre existence, le fait qu'on existe, la fait surgir. Ça travaille en nous, mystérieusement.

Nous n'inventons pas ce que nous portons. Au contraire, ce qu'on n'a pas inventé s'invente en nous, justement parce qu'on n'a pas conscience de sa présence.

Voilà un petit peu, pour donner une autre...

Intervenant : C'est quoi le titre ?

Angela Jesuino : Jusqu'au bout de son ravin... et pas de son rabbin (rires).

Voilà à peu près ce que je voulais vous dire, en paraphrasant beaucoup le texte de Lacan, mais c'est tellement riche d'indications. Et c'est vraiment... j'insiste, en disant cela, on entend beaucoup [rappeler] que Lacan dit qu'il ne faut pas répondre à la demande du sujet mais, là, on comprend pourquoi. C'est ça, l'os de la leçon, là on comprend pourquoi et quelles sont les conséquences de prendre cette demande à la légère comme si c'était une demande consciente. C'est une demande à interpréter, dit-il, avec le plus grand soin.

Bon, ça nous laisse le temps de discuter un petit peu.

Stéphane Thibierge : Oui, merci beaucoup, Angela. Merci de ton parcours, qui comme à chaque fois est très précis et n'évite aucune difficulté du texte de la leçon.

Personnellement j'ai été très sensible à la manière dont tu l'as déplié, y compris dans ses aspects pas forcément évidents. Mais comme tu l'as bien souligné, effectivement, c'est une leçon qui articule son propos, qui est tendue entre le terme de *compréhension*, que Lacan pose dès le début, et puis à la fin, ce que tu as beaucoup souligné à juste titre, c'est-à-dire comment... évidemment, on peut pas rester muet face, enfin, en tant qu'analyste on peut pas la boucler tout le temps, mais Lacan dit pas le contraire, il dit juste que quand on apporte des métaphores, eh bien – parfois c'est souhaitable, hein – on vient contribuer au symptôme du sujet ; il le faut parfois, parce que...

Angela Jesuino : Oui, mais si ça contribue au symptôme du sujet, c'est aussi parce que c'est du côté du sens, d'une création de sens qui, des fois, vient... enfin, il faut savoir d'où on se situe, pour parler de la métaphore.

Stéphane Thibierge : Mais oui, et c'est là que se situe toute la question de ce qu'on a appelé à tort le contre-transfert. C'est que, tout ce que va produire l'analyste, y compris son silence d'ailleurs, dans le cadre de la cure, ne peut que résonner dans une sorte de position en réponse à ce qui vient de l'analysant. C'est là que le contre-transfert intervient de toute façon, sauf que c'est pas un contre-transfert...

Angela Jesuino : Non, c'est le transfert, tout court.

Stéphane Thibierge : C'est le transfert tout court qui produit ça.

Angela Jesuino : C'est ça, c'est un fait de structure, on est pris dedans.

Stéphane Thibierge : Absolument. Tu l'as très bien mis en valeur.

Est-ce que de votre côté, vous qui avez lu la leçon, qui l'avez travaillé, est-ce qu'il y a des... ou alors en entendant ce qu'en a apporté Angela ce soir, y a-t-il des remarques, des questions que vous souhaitez lui adresser ? Ce serait bienvenu. Oui, David ?

David Glaserman : C'est pas tellement une question, c'est plus une remarque sur la leçon. Lacan évoque les *Trieb*, [il parle] des pulsions dans la leçon, qui sont finalement la prise du corps par le langage, par le symbolique. Et moi j'ai lu la leçon un peu avec cette grille-là, et la question à laquelle j'ai pas répondu d'ailleurs, de...finalement du corps, dans le transfert. Que ce soit le corps de l'analysant ou le corps de l'analyste. Question, ouverte, dans ma réflexion, mais qui m'est venue à la lecture de cette leçon.

Angela Jesuino : Vous savez, on peut prendre ça par l'exemple négatif : aujourd'hui on fait beaucoup d'analyse par Zoom, par téléphone, etc., où le corps, le poids du corps n'y est pas. Et... je ne sais pas quelle est votre expérience... on peut le faire, sous certaines conditions, mais je pense que le travail ne s'articule pas du tout de la même façon, et y compris parce qu'il faut *beaucoup* plus de temps, et beaucoup d'astuce pour qu'il y ait – j'aime pas ce terme mais c'est comme ça que je vais le dire – une véritable rentrée en analyse. Ça peut être très long, et des fois pas se faire. C'est une façon de répondre par...

David Glaserman : Oui... c'est intéressant, parce que, sans rentrer trop dans le détail, j'ai un patient comme ça qui était, enfin qui est venu me voir et qui, du fait de son travail, est parti à l'étranger, donc le travail qui avait été initié à mon cabinet se poursuit par téléphone. C'est effectivement pas du tout le même travail, ce qui [...] m'agace un peu parce que je me dis, s'il était resté en région parisienne, pour venir me voir physiquement à mon cabinet, c'est vrai qu'on pourrait avancer sûrement un petit peu mieux. Donc voilà, je suis d'accord avec cette manière de me répondre.

Angela Jesuino : Oui, oui. Parce qu'il y a le poids du corps du patient, mais il y aussi le poids du corps de l'analyste. Et puis la façon dont on peut éventuellement intervenir avec son propre corps.

Stéphane Thibierge : Mais vous-même, David, vous répondez comment à votre question ? Parce que vous avez peut-être une idée, puisque vous posez la question.

David Glaserman : Alors, j'y répondrai en tous cas... je dirais qu'il y a une dissymétrie, entre ce que peut être le corps de l'analysant et le corps de l'analyste, dans le dispositif. Et je dirais aussi qu'on peut... à la fin Angela tu parlais du fonctionnement, alors moi en lisant la leçon j'avais le terme de *mise en circulation* de l'objet dans le transfert, on peut voir certains patients qui sont complètement figés, et qui par le transfert, par le travail analytique, il y a quelque chose qui se remet un peu en circulation. On peut voir aussi des patients qui ont certains excès et que le travail analytique apaise un peu aussi, calmer un peu la pulsion, à décaler vers quelque chose justement qui est de l'ordre du désir et qui fait obstacle. Et puis ça me vient là en parlant, la question quand même... enfin la question des pulsions et du corps ne peut pas être abordé sans parler de la question de la jouissance, quand même, ça me semble aussi être une question essentielle. Indirectement.

Stéphane Thibierge : Je me disais en vous écoutant, David, que le corps, en dernier lieu, c'est du réel. Bien sûr, il y a de l'imaginaire, y a du symbolique, mais c'est du réel, le corps. Donc, est-ce que vous seriez d'accord pour considérer que, quand Lacan ici évoque le désir, comme étant ce qui est au-delà de la demande, bien sûr, ce qui est métonymiquement au-delà, donc fondamentalement inatteignable, et donc fondamentalement il y a quelque chose de réel dans le désir, c'est-à-dire qu'il est impossible à articuler, dans le symbolique ou dans l'imaginaire. Non pas qu'on n'en articule pas un petit peu, mais il ne peut pas être tout dit, hein ? Et c'est là que le corps de l'analyste, comme celui de l'analysant, viennent se situer par rapport à ce désir. Pas de la même façon, et c'est là qu'on retrouve *érastès, érômenos*. Ils ne se situent pas de la même façon, mais ces deux corps sont pris dans la difficulté, pour l'un, de poser en quelque sorte le désir de l'analyste, qui n'est pas un désir affecté par un

objet particulier mais qui est là comme désir ; et de l'autre côté, le désir du sujet qui est là en tant que psychanalysant et qui lui est articulé à un objet dont il est... Donc les positions évidemment ne sont pas les mêmes, mais je trouve que votre remarque [est] bienvenue et intéressante dans la mesure où elle attire notre attention justement sur cette *présence* réelle du désir, comme tel. Ce qui est moins sensible, peut-être, quand on est au téléphone, ou quand on est en visio, ou... je dis pas... moi, je ne pense pas qu'il soit impossible de travailler. Ça dépend des cas. Parce que je pense qu'on a tous des exemples de personnes, de sujets en analyse qui travaillent fort bien par téléphone mais aussi des cas où, comme tu le disais Angela, ça freine le travail. J'ai rencontré les deux. Et généralement quand ça fonctionne, quand l'analyse est effective, ça ne va pas sans... il a fallu qu'il y ait un temps de présence du corps au départ, et il n'est pas malvenu que ce temps soit renouvelé régulièrement.

Angela Jesuino : Oui, oui, c'est une condition.

Stéphane Thibierge : Oui, quand je dis c'est pas malvenu, effectivement, tu as raison, c'est une condition.

David Glaserman : Merci.

Angela Jesuino : Non, mais cette remarque est importante aussi parce qu'on a ce poncif que l'analyse ne met pas en jeu le corps, ne travaille pas avec le corps, et qu'il faut travailler le corps, il faut un autre abord par le corps... Combien de fois on entend tout ça ! Alors qu'on sait que, le corps, il est là présent et bien présent.

Stéphane Thibierge : Et c'est d'ailleurs peut-être à le méconnaître, comme tu dis, méconnaître ce fait, qu'on peut s'exposer à ce qu'il devienne présent de manière un petit peu intempestive.

Angela Jesuino : Humm, humm.

Stéphane Thibierge : En tous cas, Lacan, pour ce qu'on en dit et ce n'est pas un scoop ce que je vais dire, mais, lui, il était présent avec son corps.

Angela Jesuino : Oui, absolument.

Stéphane Thibierge : Il était drôlement présent.

Angela Jesuino : Et Melman, aussi.

Stéphane Thibierge : Melman aussi, tout à fait.

Angela Jesuino : il y a des interventions qu'on peut faire avec notre corps, qu'on ne peut pas faire par téléphone ou par Zoom.

Stéphane Thibierge : Bien sûr.

Angela Jesuino : Ça, c'est une vraie question.

Stéphane Thibierge : Est-ce que vous auriez des questions ou des remarques ?

Intervenante : Il y a une phrase que j'ai eu du mal à lire, à comprendre totalement, c'est page 344 :

C'est ailleurs qu'a à se placer l'introjection symbolique, pour autant qu'elle a chez lui à restituer la place du désir ;

Ça, c'est pour l'obsessionnel,

et aussi bien puisque – pour anticiper sur ce qui sera le stade suivant – ce que le névrosé veut être le plus communément, c'est le phallus, c'est certainement court-circuiter indûment les satisfactions à lui donner que de lui offrir cette communion phallique contre laquelle vous savez que, dans mon séminaire sur « Le désir et son interprétation », j'ai déjà [apporté] les objections les plus précises.

Donc il veut dire qu'il ne peut pas y avoir d'utilisation du phallus imaginaire, d'utilisation de l'objet phallique comme objet imaginaire ?

[...] révéler d'une façon complète le fantasme fondamental.

J'ai un peu du mal avec ça.

Angela Jesuino : Oui, c'est pas évident, cette affaire, mais vous savez, je pense que ça a à voir avec le fait justement qu'on n'a pas à faire communion avec le patient autour d'un objet imaginaire. Nous sommes aussi dans une dissymétrie. Ça revient à ce que tu disais tout à l'heure : il y a l'objet du désir du sujet qui est là, qui parle, et le désir de l'analyste. On n'a pas à faire communion avec l'objet qui pourrait venir justement boucher les voies de l'analyse. Si ce qu'il veut obtenir, c'est le phallus, le névrosé, si on lui offre cet objet d'une façon ou d'une autre, ce qu'on va faire, c'est oblitérer toute la... on va venir enrayer tout le circuit de la demande, et forcément du désir, vous voyez ?

Intervenante : Offrir le phallus, ce serait répondre à son besoin de toute-puissance ?

Angela Jesuino : Ça dépend de chaque sujet.

Stéphane Thibierge : Ça dépend de chaque sujet, mais votre question est pertinente. En tous cas, ce moment où intervient dans une analyse cette demande à l'endroit du phallus et ce désir que le phallus permet de poser symboliquement, ce moment-là est important, dans la distinction des deux. Parce que le phallus peut-être imaginairement ce qui bouche le désir, et c'est pas sur ce plan qu'on a à y répondre, mais le phallus c'est aussi ce qui symboliquement permet de l'articuler. C'est là où il y a un...

Angela Jesuino : Oui, mais c'est là où il parle de l'introjection symbolique d'un côté, et [de] la question de l'objet imaginaire de l'autre. Pour venir faire cette distinction.

Stéphane Thibierge : Tout à fait.

Intervenante : [...] phallus symbolique, c'est l'introjection ; lorsque c'est le phallus imaginaire, là on est dans l'imaginaire, [dans la] projection. Alors que le phallus symbolique, on l'articule au niveau du langage, [...], c'est une introjection symbolique.

Stéphane Thibierge : Oui, disons que le niveau du phallus imaginaire, c'est le niveau de l'être. Et dès que vous êtes au niveau de l'être, vous êtes dans une erre, dans une errance imaginaire, toujours. Ça a l'air d'être une fixation, mais c'est une errance, en fait, vous êtes perdu. Et la seule manière dont vous savez que vous pouvez prendre une assise, stable et forte, dans cet imaginaire, c'est la haine. Donc c'est pas un programme, forcément, à encourager. Mais c'est là que débouchent les erreurs de conduction, les erreurs de direction de la cure. Les mauvaises chutes de divan, ben c'est la haine.

Intervenante : Les chutes de divan ? (rires)

Stéphane Thibierge : Oui, quand je dis les chutes de divan...

Angela Jesuino : C'est une métaphore, oui.

Stéphane Thibierge : Non, non... Il faut bien assoir votre divan, pour ne pas avoir de chutes de divan réelles, mauvaises !

Non, mais les mauvaises chutes de divan, c'est-à-dire les analyses qui partent comme cela en vrille...

Angela Jesuino : Et les bonnes, c'est comment ? (sourire)

Stéphane Thibierge : Alors... je sais pas si on peut dire qu'il y en a des bonnes, mais il y en des mauvaises. Alors je ne veux pas citer de nom, mais quand même je peux le faire car ce n'est pas vraiment un secret, ça se voit tellement... je ne sais pas ce qu'a fabriqué Michel Onfray dans sa vie mais il y a eu un problème à un moment donné avec l'analyse, hein. Parce qu'il n'y avait pas de raison qu'il s'en prenne comme cela à Freud. Ou alors cet autre cas bien pathétique, comment il s'appelle ? Un destin si funeste. Ce type qui est parti dans l'hypnose...

Angela Jesuino : Ah... François Roustand.

Stéphane Thibierge : François Roustand. Alors lui, c'est une mauvaise chute de divan.

Angela Jesuino : Tardive. Il a viré assez tardivement dans sa trajectoire.

Stéphane Thibierge : Il a fait de Lacan son ennemi favori, et il est parti où, lui ? Dans l'hypnose. Formidable. Dans l'hypnose. C'est-à-dire qu'il est devenu hypnotiseur. C'est quand même extraordinaire comme destin pour un analysant.

Angela Jesuino : Un destin si funeste, c'est ça.

Stéphane Thibierge : C'est fou quand même. Hypnotisez-moi, hypnotisez-moi. Au fond il a passé toute son analyse à lui demander ça, à Lacan. Et comme il a pas eu la réponse, il est devenu lui-même hypnotiseur. C'est quand même... parfois c'est très très simple, tout ça. Mais bon !

Eduardo Rihan-Cypel : Alors c'est intéressant parce que, d'après mes petits souvenirs, l'hypnose et l'amour sont les mécanismes que Freud, si j'ose dire, rapproche dans *Psychologie des foules et analyse du Moi*.

Stéphane Thibierge : Tout à fait.

Eduardo Rihan-Cypel : Alors demander d'être hypnotisé, c'est une demande d'amour pas claire ?

Stéphane Thibierge : Alors c'est une demande d'amour, oui bien sûr, pas tout à fait claire, mais enfin assez... oui, très imaginaire. C'est une demande d'être, c'est moins élaboré qu'une demande d'amour, je crois, c'est une demande d'être.

Eduardo Rihan-Cypel : Donc c'est-à-dire refus complet, rejet complet du manque, du vide,

de l'absence ?

Stéphane Thibierge : Eh bien, oui, tout à fait. Refus de ce statut profondément marqué par le symbolique, qu'est le statut de l'animal humain. Et aujourd'hui... enfin, Angela tu as peut-être envie de réagir [*Angela Jesuino* : Non, vas-ty], non mais aujourd'hui vous voyez bien comment, de tous les côtés, vraiment hein, que ce soit les réseaux sociaux, que ce soit les publicités, les injonctions que vous recevez, il y a une sorte de tendance généralisée à l'hypnose. Parfois elle est injonctive. L'hypnose est facilement injonctive. Quand vous hypnotisez, vous dîtes : « fermez les yeux, etc. », bon, on est quand même pas mal pris dans ce... Le mouvement contraire de l'hypnose, on pourrait dire que c'est la parole, ou c'est la lecture. Mais c'est proche, la parole et puis la lecture. Quand vous lisez, sauf si vous récitez bien sûr de façon hypnotisante, mais si vous lisez, individuellement, un texte digne de ce nom, on n'est pas dans l'hypnose. Mais on voit bien qu'aujourd'hui, ce qui est favorisé, c'est plutôt du côté de l'injonction hypnotique, plutôt que de la lecture. Et alors nous, au Collège, nous sommes bien sûr totalement réactionnaires, puisque nous encourageons la lecture, et pas franchement l'hypnose.

Angela Jesuino : Oui, ce qui nous rend la vie compliquée, hein.

Stéphane Thibierge : Oui, c'est fatigant, faut se bouger.

Angela Jesuino : Mais cette demande d'être hypnotisé, c'est quand même, comment dire ? c'est quand même se laisser complètement guider par l'autre, se laisser complètement dans les mains de l'autre [*Stéphane Thibierge* : Oui, tout à fait]. Et d'effacer toute responsabilité du sujet.

Stéphane Thibierge : Et aujourd'hui, c'est vraiment courant. C'est même avoué, souvent.

Angela Jesuino : Oui, oui. Les gens quand ils regardent des séries à répétition, etc. c'est de cet ordre-là. Ils se laissent hypnotiser par l'image, et...

Stéphane Thibierge : Complètement. Tu as tout à fait raison. Les séries fonctionnent sur ce modèle. C'est-à-dire vous êtes embêtés avec le réel, ce qui est une situation quand même assez commune [*Angela Jesuino* : C'est banal, j'ai envie de dire], voilà, vous avez des difficultés avec le réel, eh bien on vous propose un réel hypnotique. C'est-à-dire que vous allez retrouver presque le réel mais il va être hypnotisant, c'est formidable. Ça va être une virtualisation du réel.

Intervenante : Mais c'est une addiction, maintenant.

Stéphane Thibierge : Bien sûr, c'est addictif puisque vous n'avez plus affaire au réel, vous avez affaire à sa version hypnotique. Regardez, il n'y a pas un grand problème

contemporain que vous ne trouviez sur les séries mises à disposition, pas un. Mais dans une version somnifère.

Angela Jesuino : Ah non non, pas du tout, parce que les gens passent la nuit, éveillés, à regarder ça. (rires)

Stéphane Thibierge : Oui, pas somnifère. C'est plutôt somnambule, enfin... en tous cas hypnotisés.

Thibaut A. : Ça vient mettre en pause toute subjectivité, tout engagement subjectif. C'est en ça, l'hypnose, c'est comme ça que vous en parlez. Comme une passivité totale, « moi je veux pas du tout m'engager dans quoi que ce soit ».

Angela Jesuino : Mais vous voyez à quoi ça vous engage, quand vous vous mettez à parler ? Ça vous engage à la leçon XIV ! (rires) Rentrer dans le circuit de la demande, du désir. De la demande et de la contre-demande de l'autre. Comment vous allez vous faire l'objet de l'autre ou pas. Enfin... qu'est-ce qui est nécessaire pour maintenir quelque chose du désir au-delà de la satisfaction, ou en deçà de la satisfaction... donc c'est beaucoup plus compliqué.

Stéphane Thibierge : Cela dit, il ne faut pas non plus, comment dire ? Je crois que le propos que nous avons avec Angela n'est pas un propos complètement réactionnaire. Il ne s'agit pas de condamner les séries en tant que tel...

Thibaut A. : Non, parce que les patients peuvent nous en parler, en plus.

Stéphane Thibierge : D'une part, et puis il y en a qui sont suffisamment astucieuses et inventives pour récupérer quelque chose quand même d'une articulation, etc. Mais il y a cette... C'est comme toujours, les vrais artistes, ils se débrouillent avec le cadre, parfois le carcan que leur imposent les normes sociales de l'époque, mais... il y en a qui se débrouillent, et il y en a qui se débrouillent moins.

Angela Jesuino : Oui, mais je crois que ce sur quoi on attire l'attention, c'est : à quoi nous sommes invités ? De laisser la subjectivité au vestiaire. Après, on se débrouille avec ça, on invente, on fait des choses. Parce que sinon on ne serait pas là, on ne tiendrait pas debout, mais, quand même, l'invitation est celle-là.

Vous savez, j'ai quelqu'un sur mon divan qui fait toutes les formations possibles. Hypnose, EMDR, [...], et à chaque séance, il se lève et il dit : « ah, mais comme c'est bien de parler ! (rires) Juste de parler » – Bien sûr. Mais c'est ça, c'est tout simplement ça. Mais simplement parler, ça engage tout ça.

Stéphane Thibierge : Absolument, tu as tout à fait raison de le rappeler de façon aussi nette.

Parce que quelquefois, surtout chez les analystes débutants, il y a cette inquiétude, « j'ai pas fait ci, j'ai pas fait ça, etc. ». Mais vous avez été là, à entendre quelqu'un qui vous parlait. Déjà ça, que vous le vouliez ou non, que vous le sachiez ou non, ça engage, comme tu dis, la leçon XIV. Et oui. Et vous êtes, vous, témoins de cela, que vous le sachiez ou pas. Et c'est déjà pas mal. C'est déjà pas mal. Ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas se poser un peu plus de questions, bien sûr, mais...

Angela Jesuino : Mais tu sais, c'est important ce que tu dis, parce que déjà il y a la difficulté de se taire. Je rigole à peine, hein. La difficulté de pouvoir écouter l'autre. Et donner de la place, vraiment, pour que tout ça défile.

Intervenante : Excusez-moi, je vais encore poser une question qui va faire rire tout le monde, mais je me pose une question. Il y a beaucoup de cantatrices, que ce soit à l'ALI ou à Sainte-Anne, qui sont des femmes analystes qui chantent. Martine Lerude... enfin il y en a pas mal. Comment vous expliquez cela ? (rires)

Stéphane Thibierge : Je ne sais pas si on peut se risquer à une explication globale.

Intervenante : C'est la pulsion invoquante ? Je sais pas, moi...

Stéphane Thibierge : Pourquoi pas ? Pourquoi pas un travail sur la pulsion invoquante, mais oui. Et puis il y a plein de façons de chanter.

Angela Jesuino : C'est aussi une façon de faire entendre, chanter.

Stéphane Thibierge : Oui, c'est un travail considérable, le chant. Qui peut avoir un niveau de complexité, comme un niveau d'aplatissement absolument...

Angela Jesuino : Ça engage le corps.

Stéphane Thibierge : Ça engage tout le corps.

Angela Jesuino : Et c'est intéressant des fois, cliniquement, de voir comment certains patients qui ont des pathologies orales – on va dire ça comme ça – et qui se mettent à chanter, ça a des effets.

Stéphane Thibierge : Oui, sûrement.

Intervenant : Et il y a peut-être aussi quelque chose du nourrisson, là ? Peut-être... avant de parler, s'il y en a un qui chante, c'est quand même le bébé, qui fait des sons...

Stéphane Thibierge : Alors je ne sais pas si on peut dire qu'il chante.

Intervenant : Oui, bien sûr. Dans la leçon, ce serait la sublimation de... la parole du nourrisson qui est pas une parole...

Stéphane Thibierge : Ah oui. Il y a eu des journées bien intéressantes, La voix du rythme, il y a trois ans, je crois. C'était tout à fait dans le ton de ce que vous évoquez. Il était beaucoup question de la voix, du rythme, de la matière invoquante ou évoquée, avant que ça ne s'articule. C'était très très intéressant.

Angela Jesuino : Oui, avec l'importance de la lallation, aussi.

Autre intervenant : C'est quand même drôle de voir que ceux qui bégaient arrivent à très bien chanter. Et que quand ils chantent, il n'y a pas de bégaiement.

Stéphane Thibierge : Mais ceux qui bégaient, en général, il y a des situations dans lesquelles ils ne bégayent pas. Et d'autres dans lesquelles au contraire, c'est terrible. Alors le bégaiement, tu l'as évoqué, Lacan en parle brièvement dans la leçon, c'est un lien direct entre le ruban anal, comme il dit, et la parole. Celui, ou celle qui bégaye, se dépêche de dire, avant qu'on lui coupe la parole. Oui, tout à fait.

Je crois que, pour reprendre ton expression, le rendez-vous avec la leçon XIV, il est quand même assez fondamental dans la mesure où c'est pas tous les jours que Lacan commente aussi précisément la fonction de l'analité, c'est-à-dire de l'objet quand même le moins avenant – l'analité, c'est pas aussi sexy que le regard ou la voix – l'analité, comment c'est impliqué, fondamentalement, dans le rapport du sujet à l'Autre. Fondamentalement. Et ne serait-ce que pour ça, c'est une leçon qui mérite d'être lue et relue. Oui ?

Autre intervenante : Je voulais revenir un moment sur ce que David disait tout à l'heure, si j'ai bien compris, que le désir est évidemment lié au réel. Mais moi j'avais plutôt en tête que... c'est le registre du symbolique qui vient border le réel. Mais est-ce qu'on peut dire que le désir, c'est du registre du réel ? Normalement.

Stéphane Thibierge : Vous avez raison, mais le désir est *aussi* du registre du réel, dans la mesure où il n'est pas articulable ou imaginarisable... ou imaginable, je veux dire.

Autre intervenante : C'est l'objet petit *a* qui est du registre du...

Stéphane Thibierge : Oui, mais le désir aussi.

Autre intervenante : Mais aussi du symbolique.

Stéphane Thibierge : Mais bien sûr, du symbolique, peut-être essentiellement, oui. Fondamentalement, du symbolique. Mais vous ne pouvez pas vous retrouver dans une situation, enfin, oui... on ne peut pas trop concevoir une situation dans laquelle vous diriez : « mon désir est... », et puis vous articulez votre désir.

Autre intervenante : Non, jamais.

Stéphane Thibierge : Bien sûr. Puisque dès que vous l'auriez articulé comme cela, il y aurait encore la chaîne métonymique, elle ne s'arrêterait pas. Donc... c'est en ça que le désir touche au réel. Voilà.

Autre intervenante : Touche au réel... Et donc le réel n'est pas toujours aussi terrible qu'on peut...

Stéphane Thibierge : Ah ben le réel n'est pas toujours traumatique ! Le réel, c'est l'impossible, dit Lacan... entre autres formules, mais... L'impossible n'est pas toujours traumatique. Mais cette impossibilité d'articuler le désir peut être vécue, quand même...

Autre intervenante : ... comme un trauma.

Stéphane Thibierge : Dans certains cas, comme quelque chose de violent. Puisque, je sais pas, on est vraiment là à un niveau tout à fait élémentaire, mais prenez toutes les addictions, les toxicomanies, avec parfois leurs aspects les plus radicaux ou mortels. Qu'est-ce que c'est d'autre que d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette métonymie du désir, et ce réel.

Intervenante : Et ce réel ? Mais c'est plutôt ce réel qu'on fuit dans l'addiction ? Ça nous permet de dépasser ce réel qui est impensable ou traumatique...

Stéphane Thibierge : Il peut être traumatique, mais fondamentalement cette impossibilité d'articuler le désir dans le symbolique, c'est la castration aussi. C'est la castration symbolique.

Angela Jesuino : Mais vous dites « le réel, il est pas si terrible », mais le réel, il est constitutif du sujet, tout aussi bien que le symbolique ou l'imaginaire. Donc il est là.

Stéphane Thibierge : Merci, Angela.